

Chapitre I

[Biographie essentielle de Joseph Stiglitz]

Joseph Eugène Stiglitz est né le 9 février 1943, à Gary dans l'État de l'Indiana, un centre sidérurgique important sur la rive sud du lac Michigan. Ses deux parents avaient vu le jour au début du vingtième siècle dans un rayon de 10 kilomètres autour de Gary où ils ont vécu toute leur vie. Stiglitz fait parfois remarquer, avec humour, que ses pérégrinations personnelles compensent leur côté casanier. Quelque chose à Gary incitait peut-être à la recherche économique. Le premier Prix Nobel de sciences économiques, Paul Antony Samuelson, en était natif tout comme de nombreux autres économistes de renom. Le spectacle de la pauvreté, de la discrimination, du chômage épisodique ne pouvait qu'interpeller un jeune homme curieux. Il s'interrogeait sur les causes du chômage et se demandait comment remédier à ces désastres.

Dans la famille Stiglitz, on discutait de politique et les débats étaient vifs. La famille de sa mère était démocrate, tendance New Deal et adulait Franklin Delano Roosevelt. Son oncle maternel, avocat réputé et promoteur immobilier, était lui aussi un soutien loyal des

travailleurs. Pour sa part, son père, démocrate à la Jefferson, petit entrepreneur (courtier d'assurance), vantait les avantages du statut indépendant, du petit patronat et de la prise en charge individuelle. La grande entreprise éveillait sa méfiance et il accordait beaucoup d'importance aux lois américaines sur la concurrence. Le futur Nobel voyait en son père un conservateur secoué par les changements qu'il constatait dans la vie de ses concitoyens et s'y adaptant. Au milieu des années 1970, Stiglitz était devenu un tenant convaincu des droits civiques. Son esprit civique et son sens des responsabilités étaient élevés. Son père était une des rares personnes à vouloir payer des contributions sociales pour le personnel de maison qui ne le demandait pas. Le fils suivit l'exemple paternel et cela lui fut involontairement utile lorsqu'en 1993 de nombreux collaborateurs du président Clinton furent évincés par le Sénat faute d'avoir acquitté ces taxes.

Stiglitz est un fils de l'école publique. Si Gary, à l'instar de la majorité des villes américaines, pratiquait une ségrégation objective, l'intégration sociale y était effective. On y observait des enfants de toutes conditions. Le système scolaire d'État de Gary était conçu pour faciliter l'intégration des immigrants, qui constituaient une large partie de la population locale. Le melting-pot y fonctionnait effectivement. Chacun apprenait deux métiers — l'imprimerie et l'électricité pour Stiglitz. Il trouva aide et support chez ses enseignants mais la volonté d'apprendre lui était propre et a été renforcée par son expérience à Amherst. Les activités extrascolaires auxquelles participait le futur Prix Nobel, les débats, contribuèrent à donner forme à son intérêt pour les choix collectifs. Chaque année un débat sur un thème national était organisé. Une année ce furent les programmes de soutien à l'agriculture, un thème dont Stiglitz eut à se saisir quarante

ans plus tard. Pendant ces débats, chacun était affecté au hasard d'un côté ou de l'autre. Cela avait un avantage évident, chacun constatait qu'il existait plus d'un point de vue sur les questions complexes.

Stiglitz connut une expérience intellectuelle très formatrice au cours des trois ans (1960 à 1963) qu'il passa à Amherst College, un établissement peu connu de Nouvelle-Angleterre, recevant à l'époque 1 000 étudiants de sexe masculin. Joseph Stiglitz a fréquenté Amherst à la suite de son frère aîné que son conseiller pédagogique avait aiguillé vers un établissement où il pensait que le jeune étudiant réussirait mieux que dans une grande université comme Harvard. Amherst est un établissement de premier cycle universitaire général engagé à doter ses étudiants d'une large formation. Stiglitz en devint plus tard administrateur, ce qui révèle l'importance qu'il donne à la contribution à son épanouissement des établissements et professeurs qu'il a fréquentés et côtoyés. Le principe qui voulait que chaque élève bénéficie d'une maîtrise ou pour le moins des éléments de base des humanités, des sciences et sciences sociales est très éloigné de l'éducation spécialisée que la plupart des étudiants reçoivent aujourd'hui, en particulier dans les universités de recherche (troisième cycle aux États-Unis). Amherst était aussi une méthode. Les relations avec le corps enseignant étaient étroites. Les meilleurs parmi ses maîtres pratiquaient encore la méthode socratique, posant des questions et y répondant par d'autres questions. Dans chaque matière, on enseignait que l'essentiel était de poser les bonnes questions. Ce qui aidait beaucoup à y répondre. Stiglitz a profité de cette atmosphère. Il choisit la physique en majeure comme beaucoup d'autres lauréats du prix Nobel d'économie. Il acquit des notions de mathématiques, d'histoire, d'anglais, de philosophie, de biologie et de chimie. De tout

cela, le futur Prix Nobel fit son miel. Ainsi, remarque-t-il, les notions acquises en histoire sur les différentes civilisations l'aidèrent à former son opinion sur la globalisation plus de trente ans après. L'histoire nous place en meilleure position pour réfléchir sur le présent, la perspective historique permet de voir du point de vue de l'autre partie. Stiglitz appréciait toutes ces disciplines et se sentait irrésistiblement attiré par l'économie. Le livre de référence utilisé par son professeur était *Economics of Control* d'Abba Lerner, une contribution théorique à la compréhension du fonctionnement des marchés, une recherche sur la validité de la planification comme alternative au marché. Stiglitz retint l'économie comme majeure en troisième année. Il voyait là le moyen d'appliquer son intérêt et ses compétences en mathématiques à des problèmes sociaux majeurs et peut-être également de combiner son goût pour l'histoire et l'écriture. Il ne voulait renoncer à rien de tout cela et l'économie lui paraissait tout réunir. Ses enseignants lui conseillèrent de se tourner vers un master et parvinrent à le faire accepter au MIT dont ils lui obtinrent un financement. Grâce à la flexibilité du MIT et à celle d'Amherst, il intégra la prestigieuse université sans même avoir encore obtenu le diplôme de la seconde¹. La bourse de dernière minute était chiche, il lui restait un dollar par jour une fois le loyer payé. Déjà à Amherst, où il anima l'Association des étudiants dont il devint président en dernière année, son goût pour la politique s'exprima. Il était déjà persuadé qu'accéder à une position de responsabilité mettait en situation de promouvoir le progrès social. Il chercha, entre autres actions subversives, à supprimer les fraternités étudiantes, auxquelles appartenaient pourtant près de 90 % des étudiants : elles étaient

1. Situation difficilement concevable dans notre pays.

source de divisions sociales et se montraient hostiles à l'ouverture intellectuelle et à la communauté.

Il se sentait concerné par la ségrégation et les violations à répétition des droits civiques. Il était moins patient que ceux qui privilégiaient l'approche prudente à l'instar du président Kennedy. Il supportait mal qu'on laisse ainsi perdurer des injustices. Nombreux étaient les décideurs qui s'en accommodaient comme ils l'avaient fait du colonialisme, de l'esclavage. La méfiance envers l'autorité qu'il éprouvait depuis l'enfance en sortait renforcée¹. Stiglitz fut de ceux qui accompagnèrent la marche de Martin Luther King, entré dans l'histoire par le discours « *I have a dream* ». Il organisa un programme d'échange avec une petite école afro-américaine du Sud. Il lui importait de faire comprendre ce à quoi les élèves étaient confrontés. À cette époque, les militants des droits civiques venus du Nord risquaient leur vie (plusieurs furent de fait assassinés). Ce risque réel n'a jamais retenu Stiglitz ni les autres.

Les initiatives du futur lauréat suscitaient de fortes oppositions. L'éditeur du journal des étudiants chercha même sans succès à le renverser et il réussit à poursuivre sa politique sociale.

Si Amherst fut la plaque tournante de son développement intellectuel, le MIT fut celle de son envol d'économiste professionnel. Stiglitz étudia deux ans au MIT alors à son apogée avec Paul A. Samuelson (prix Nobel 1970), Robert Solow (prix Nobel 1987), Franco Modigliani (prix Nobel 1985), Kenneth Arrow (prix Nobel 1972). Son premier papier présenté en séminaire était écrit avec

1. Autre point commun avec d'autres lauréats du prix Nobel, comme Selten ou Kahneman directement victimes des nazis ou de leurs collaborateurs.

Akerlof avec lequel il partagea le prix Nobel. Stiglitz travailla avec de nombreux condisciples qui contribuèrent eux aussi par la suite significativement à l'avancée des connaissances. Le style d'enseignement du MIT était et demeure particulier. Il est marqué par une préférence pour des modèles simples et concrets appliqués à des questions fondamentales. Stiglitz s'y mouvait avec aisance. De son temps, l'école de Chicago était réputée pour ses modèles d'équilibre partiel et Berkeley était spécialisée dans les modèles abstraits d'équilibre général. Il se demanda par la suite ce qu'il serait advenu s'il avait suivi un autre type d'enseignement que celui, très ouvert, du MIT. Politiquement il se sentait également en terre de connaissance. Le corps professoral faisait partie de la gauche installée et certains poussaient plus loin le questionnement. Des études dans une université conservatrice comme Chicago auraient peut-être pu le changer ou le rendre malheureux.

Stiglitz notait une incohérence entre de nombreux modèles enseignés et les positions politiques affichées par les enseignants et certains étudiants. Les modèles s'inscrivaient dans une perspective de marché libre même s'ils étaient juste présentés comme référence. Les échanges intellectuels étaient intenses parmi les étudiants du MIT. Il passait beaucoup de temps avec un groupe d'amis qui comprenait également plusieurs étudiants de Harvard. Avec ses camarades, il débattait des avantages et défauts des modèles qui leur étaient enseignés. Il réfléchissait aux changements à apporter aux modèles et par la même occasion au monde. Il eut la chance bien après avoir quitté le MIT d'éditer l'œuvre de Samuelson, son modèle. Pendant des années, il fut d'abord connu comme son éditeur.

Au cours d'un séminaire à douze à Chicago à l'initiative de Hirofumi Uzawa sur la théorie de la croissance, ce qui allait devenir la théorie de la croissance endogène, vingt ans plus tard, prit forme. L'importance du décalage entre la découverte et sa diffusion le fit réfléchir à une sociologie de la connaissance¹. Les économistes produisent à l'intérieur d'écoles et de domaines. La théorie de la croissance endogène s'est ainsi développée à Chicago alors que le travail préliminaire sur la théorie de la croissance avait été effectué au MIT. Stiglitz se déplaçait entre les deux. L'avantage était qu'il pouvait apprendre des deux et enrichir sa réflexion de la confrontation des idées. L'inconvénient était qu'à cheval sur deux écoles, il était plus difficile de se faire entendre. C'était particulièrement vrai dans les années 1970 et 1980. En macroéconomie, les paradigmes alors dominants étaient le modèle de l'agent représentatif à anticipations rationnelles ou le modèle néokeynésien à prix fixe. Le modèle qu'il mit au point avec Greenwald était centré sur les marchés des capitaux avec des firmes contraintes par le crédit et éprouvant de l'aversion au risque, et insistait sur le risque de faillite. Ce travail ne fut accepté que lorsque des idées proches furent émises par des membres de la *nomenklatura* macroéconomique.

Le groupe qui rejoignit Uzawa à Chicago pour un séminaire d'un mois avait en commun une certaine conception du monde. Après avoir passé deux ans au MIT (la seconde année financée par la Fondation nationale pour la science), Stiglitz reçut une bourse Fulbright pour séjourner deux ans à Cambridge en 1965 et 1966. Il

1. De même, un demi-siècle s'est écoulé entre l'invention de l'électricité et son utilisation intensive dans l'industrie ce qui explique les divergences de datation du début de la révolution industrielle entre historiens et économistes.

y avait à l'époque trois chapelles d'économistes : Chicago à droite, Cambridge à gauche et le MIT au centre. Cambridge restait auréolée de la gloire de Keynes. Lord Kahn et son multiplicateur de la dépense publique, Joan Robinson, Nicolas Kaldor, James Meade, et Piero Sraffa, notamment, étaient les gloires des collèges de Cambridge. Stiglitz cherchait à confronter les points de vue et craignait de se laisser trop influencer par Samuelson et Solow. On lui assigna Joan Robinson comme tuteur. Elle souhaitait qu'il repasse son « *degree* » car il fallait à son avis quelque temps pour défaire les dommages causés par la formation du MIT. Leurs relations furent tumultueuses. Joan Robinson n'était pas accoutumée au questionnement acerbe des étudiants américains et après un trimestre le futur Prix Nobel se tourna vers Franck Hahn, à la fois brillant et intellectuellement provocateur. Cambridge était alors en pleine fermentation. La qualité des étudiants et jeunes enseignants chercheurs était le pendant de celle des membres éminents. Jim Mirrlees, futur lauréat du prix Nobel, Partha Dasgupta, Tony Atkinson, Geoff Heat, David Newbery et bien d'autres encore se distinguaient. Une excitation particulière naissait de la conscience que les nouvelles idées importaient non seulement pour l'économie mais plus largement pour toute la société. Quand Hahn démontra l'instabilité dynamique de l'économie, problème posé par l'absence de marchés de futures à échéance très lointaine, il était persuadé d'avoir ajouté un clou au cercueil du capitalisme.

James Meade, lauréat du prix Nobel 1977, portait de l'intérêt aux travaux de Stiglitz, lequel à l'époque focalisait ses recherches sur la croissance, le changement technique, la distribution des revenus et ses effets sur la croissance. Le texte le plus significatif extrait de sa thèse « La distribution personnelle du revenu et de la fortune »